ensa .m

école nationale supérieure d'architecture de marseille

Admissibilité Formation Professionnelle Continue 2022

Épreuve de culture générale portant sur l'histoire de l'architecture, de la ville et de l'art

29/04/2022

Durée de l'épreuve 3 heures

Coefficient 3

Rendu Sur copie standard d'examen, équivalent de 4 pages A4, ou sur 4 feuilles intercalaires blanches, non lignées, pour textes et dessins mêlés.

Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?
D'après Johann Peter Hasenclever (1810-1853), *Salle de lecture*, 1843, Pur 2013.

« L'étude des différentes manières de ne pas lire un livre, des situations délicates où l'on se retrouve quand il faut en parler et des moyens à mettre en œuvre pour se sortir d'affaire montre que, contrairement aux idées reçues, il est tout à fait possible d'avoir un échange passionnant à propos d'un livre que l'on n'a pas lu, y compris, et peut-être surtout, avec quelqu'un qui ne l'a pas lu non plus. »

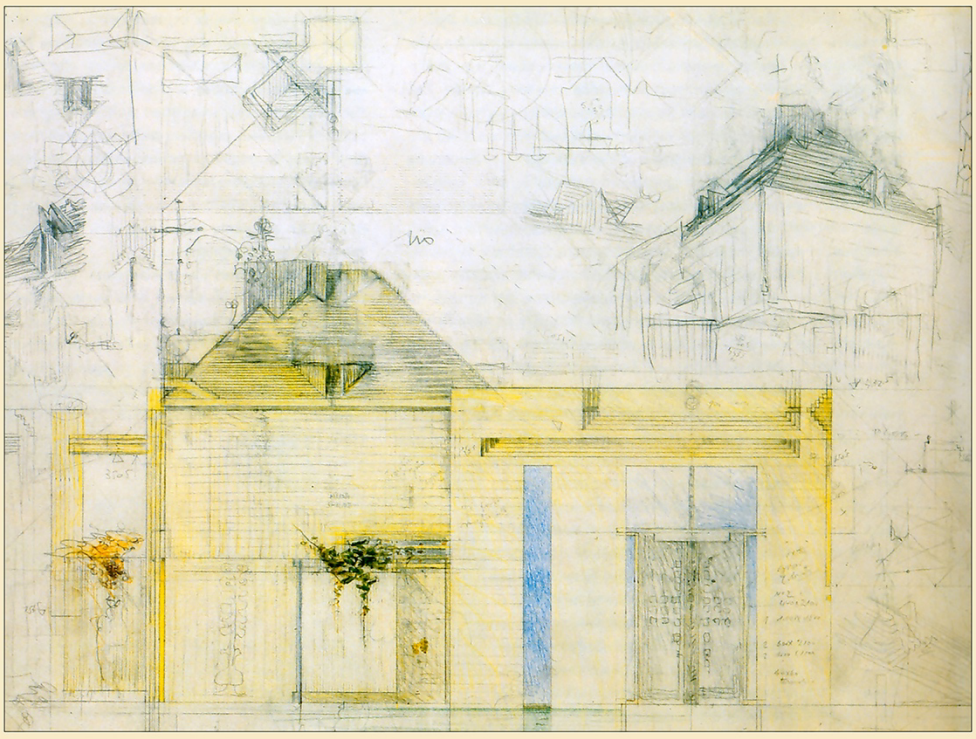
Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* 4ème de couverture, Minuit, 2007

Sujet
Comment juger des architectures que l'on n'a pas vues ?

Pierre Bayard a montré qu'ayant entendu parler d'un livre, l'ayant parcouru ou effleuré, ayant été informé de son intrigue, de ses personnages, de son dénouement, l'ayant situé dans l'histoire et la géographie littéraire, on peut en avoir certaines représentations médiates, aussi légitimes, et souvent plus passionnantes, que les avis de ceux qui l'auraient lu – si tant est qu'un livre puisse être absolument lu.

Carlo Scarpa et ses assistants discutant vivement de l'élévation du futur tombeau de la famille Brion en 1969, d'après Le Caravage (1571-1610), *Souper à Emmaüs*, 1601, Pur 2013.

Cette démonstration littéraire fait écho à une expérience commune dans la conception architecturale : pendant des semaines, des mois, des années parfois, les concepteurs parlent d'un bâtiment à venir, jugent, amendent, perfectionnent un ouvrage absent, dont ils n'ont qu'une connaissance médiate et fluctuante.
Il est demandé, en s'appuyant sur la culture architecturale partagée et sur ses expériences personnelles, d'expliquer pourquoi et comment on juge des architectures que l'on n'a pas vues.



Carlo Scarpa (1906-1978), *Tombe de la famille Brion*, San Vito di Altivole, Trévise, 1969-1978.

Mode d'emploi

Il faut le croire pour le voir,
d'après Le Caravage (1571-1610), *Incrédulité de Saint Thomas, 1601-1602*, Pur 2013.

Il est demandé une dissertation scolaire, c'est-à-dire un texte court et argumenté sur une question savante, augmenté, si besoin est, par des dessins explicatifs. Comme l'architecture, la dissertation est un art de commande : le sujet est imposé par un examinateur qui, au vu du résultat, évaluera certaines capacités de l'examiné ; compréhension d'un sujet, construction d'un propos clair, concis, démonstratif, adossé à une culture générale, et architecturale dans le cas d'espèce.

L'exercice est codé : la dissertation ne s'adresse pas directement à son lecteur réel, un examinateur qui connait déjà la question posée, déjà les réponses plausibles, et qui devra lire la copie jusqu'au bout, quoi qu'il en coute. Pour démontrer la force de conviction de son auteur, la dissertation s'adresse à un lecteur idéal, raisonnablement cultivé, averti dans le domaine considéré, mais parfaitement libre de ne pas lire un texte qu'il jugerait sans intérêt. Pour retenir l'attention de ce lecteur idéal, le rédacteur doit respecter au moins quatre principes :

– présenter clairement le sujet ;
– anticiper la démonstration ;
– ramener l'inconnu au reconnu ;
– ne parler de soi qu'à juste titre.

Le rédacteur doit clairement présenter le sujet et montrer en quoi il mérite l'intérêt du lecteur.
Si, par exemple, la question posée avait été de savoir pourquoi Le Corbusier était encore cité en exemple de nos jours, on n'écrirait pas : « pour répondre à la question posée, Le Corbusier, etc. » mais « Comment Le Corbusier, moderne parmi les modernes, architecte de la *Cité radieuse*, chantre de l'*Homme nouveau*, peut-il encore fasciner, un siècle plus tard, une jeunesse inculte et dépressive ? etc. »

Le rédacteur doit anticiper le chemin qui sera suivi mais ne pas tout dire d'emblée.
Il faut anticiper pour ne pas perdre le lecteur en route ; ne pas tout dire pour le tenir en haleine. Pour s'en tenir au même sujet hypothétique, on n'écrirait pas « Le Corbusier était lui-même inculte et dépressif » mais « dans un premier temps on montrera que le Corbusier était probablement le plus maniériste des modernes et on se demandera, ensuite, si les architectes actuels ne sont pas plus ingénus qu'incultes, et moins dépressifs que maniéristes, etc. »

Le rédacteur doit ramener la question posée à une question plus classique, déjà résolue.
En quelques heures, il n'a pas le temps de mener une réflexion approfondie sur un sujet orignal. Si la question posée est peu commune – ce qui est probable quand un examinateur veut déstabiliser l'adversaire – l'examiné a juste assez de temps pour analyser et comprendre la question posée, pour l'expliquer au lecteur idéal et pour la ramener logiquement à une question plus commune. Entre une introduction originale et une conclusion qui peut l'être, il a tout intérêt à paraphraser une démonstration qu'il a déjà lue, en citant ses sources, ou mieux encore, qu'il a déjà écrite.

Le rédacteur ne doit parler de lui qu'à bon escient.
Quand même les jeunes générations ne seraient ni incultes, ni dépressives, elles sont très assurément égotistes, impatiente de donner leurs opinions, comme si elles avaient la moindre importance. Au contraire des opinions personnelles, les règles académiques prescrivent des avis aussi universels que possible, soit parce qu'ils sont corroborés par des expériences empiriques, par des démonstrations rigoureuses, soit parce qu'ils sont au moins vraisemblables, « jusqu'à preuve du contraire ».
Le « je » est néanmoins légitime en certains cas :
– le « je » rhétorique, qui vaut pour *tout le monde* ; « seul sur le toit de la *Cité radieuse*, après trois quarts d'heure d'émerveillement, je m'ennuie » est légitime si, et seulement si, tout le monde s'ennuie là-haut ;
– le « je » empirique des acteurs, des témoins, des observateurs ; « posté à la sortie de l'ascenseur, j'ai constaté que les visiteurs quittent le toit-terrasse de l'unité d'habitation de Marseille après 390 secondes en moyenne » est un témoignage légitime ;
– le « je » hypothétique du rédacteur, qui au-delà des faits et des démonstrations, anticipe des recherches futures ; « encore que la brièveté des visites culturelles est vérifiée partout, je suppose qu'on reste un plus longtemps à l'intérieur de la cathédrale Saint-Marc de Venise que sur le toit du Corbu à Marseille ; surtout quand il pleut » est aussi légitime.

Mais tandis qu'on déconseille, à juste titre, le « je » aux étudiants qui sortent du lycée, dont les émois adolescents ne peuvent qu'agacer un examinateur, je serais enclin à penser que le « je » des candidats à la Formation Professionnelle Continue peut être un atout majeur, venant de ceux qui sont déjà des témoins ou des protagonistes de la conception architecturale.

« Je rêve d'espaces pleins de merveilleux. Des espaces qui s'élèvent et enveloppent de façon fluide, sans commencement, sans fin, faits d'un matériau sans joints, blanc et or. Quand je trace sur le papier la première ligne pour capturer mon rêve, le rêve s'affadit. »

Louis Kahn, rapportant les propos d'un étudiant, « Principe Formel et projet », 1960, *Silence et Lumière*, Conférences de 1955 à 1974, Paris, Linteau, 1996., 1960, *opus cité*, p.41.